

à l'entrée un carré de papier sur lequel il aura inscrit d'avance son nom, son adresse, son état ou profession, ainsi que le nom de son domicile. Il recevra en échange un billet imprimé.

C'est ainsi que les seize quartiers de Paris furent divisés en soixante districts, dont les noms suivent.

QUARTIER DU LUXEMBOURG.

1er district. L'église de Saint-André-des-Arts. Président, M. Angélesme de Saint-Sabin, ancien évêque.

2e district. L'église des Cordeliers. Président, M. Guyot l'aîné, ancien évêque.

3e district. L'église des Carmes déchaussés. Président, M. Daval, ancien évêque.

4e district. L'église des Trémontès. Président, M. Laurent de Mézière, ancien juge.

En tout, pour le quartier du Luxembourg, quatre districts. Le quartier du Palais-Royal en avait quatre, ainsi que les quartiers de Saint-Germain-des-Prés, du Marais, de Saint-Denis, du Louvre, de Saint-Eustache, de la Place-Royale, des Saints-Innocents, de l'Hôtel-de-Ville, de Saint-Martin et des Halles. Seul, le quartier Notre-Dame n'en comprenait aucun, ainsi que ceux de Sainte-Geneviève, de la Cité, de la Sorbonne.

QUARTIER DU PALAIS-ROYAL.

1er district. L'église de Saint-Honoré. Président, M. Agasse, conseiller de ville.

2e district. L'église de Saint-Roch. Président, M. Giroust, conseiller de ville.

3e district. L'église des Jacobins Saint-Honoré. Président, M. Dorival, ancien évêque.

4e district. L'église de Saint-Philippe-du-Roule. Président, M. de La Voiepière.

QUARTIER SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

1er district. L'église de l'Abbaye-Saint-Germain. Président, M. Hubert, quartenier.

2e district. L'église des Petits-Augustins. Président, M. Rochet, ancien évêque.

3e district. L'église des Jacobins, rue Saint-Dominique. Président, M. Deyeux, quartenier.

4e district. L'église des Théatins. Président, M. Bernard, président de la cour des aides.

QUARTIER DE L'ÎLE NOTRE-DAME.

1er district. L'église de Saint-Louis. Président, M. de La Mouche, auditeur des comptes.

2e district. L'église Saint-Nicolas-du-Charbonnet. Président, M. Henry.

3e district. L'église de Saint-Victor. Président, M. Brière de Surgy, auditeur des comptes.

QUARTIER DU MARAIS.

1er district. L'église des Blancs-Manteaux. Président, M. Goblet.

2e district. L'église des Capucins. Président, M. Darmaul, quartenier.

3e district. L'église des Enfants-Rouges. Président, M. Cosseron, ancien évêque.

4e district. L'église des Pères-Nazarath. Président, M. Mandon de Villeneuve.

QUARTIER DE SAINT-GENEVIÈVE.

1er district. L'église Saint-Etienne-du-Mont. Président, M. Sarazin, ancien évêque.

2e district. L'église du Val-de-Grâce. Président, M. Boucher.

3e district. L'église de Saint-Marcel. Président, M. Moiney.

QUARTIER SAINT-DENIS.

1er district. L'église de Saint-Nicolas-des-Champs. Président, M. Rousseau.

2e district. L'église Sainte-Elisabeth. Président, M. Pluvinet, conseiller de ville.

3e district. L'église des Filles-Dieu. Président, M. Viel, évêque.

4e district. L'église de Saint-Laurent. Président, M. Incelin, ancien évêque.

QUARTIER DE LA CITÉ.

1er district. L'église des Barnabites. Président, M. Quatremer de L'Épine, chevalier de l'ordre du Roi et ancien évêque.

2e district. L'église de Notre-Dame. Président, M. Bernier, quartenier.

3e district. L'église de Saint-Séverin. Président, M. de Caux, conseiller de ville.

QUARTIER DU LOUVRE.

1er district. L'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Président, M. Mercier, chevalier de l'ordre du Roi.

2e district. L'église de l'Oratoire. Président, M. Bossu.

3e district. L'église des Feuillants. Président, M. Delaune, avocat.

4e district. L'église des Capucins, Chaussée-d'Antin. Président, M. Daval.

QUARTIER DE LA SORBONNE.

1er district. L'église des Mathurins. Président, M. Etienne, quartenier.

2e district. L'église de Sorbonne. Président, M. Leclerc, ancien juge consul.

3e district. L'église de Saint-Jacques-Haut-Pas. Président, M. Estienne.

QUARTIER DE LA PLACE-ROYALE.

1er district. L'église du Petit-Saint-Antoine. Président, M. Boyer de Saint-André.

2e district. L'église des Minimes, place Royale. Président, M. Chéret, conseiller de ville.

3e district. L'église de Trénel, faubourg Saint-Antoine. Président, M. Darris de Marsillac, ancien avocat au Parlement.

4e district. L'église de Sainte-Marguerite. Président, M. Bêlot, avocat.

QUARTIER DES SAINTS-INNOCENTS.

1er district. L'église des Grands-Augustins. Président, M. Guyot, doyen.

2e district. L'église Saint-Jacques-l'Hôpital. Président, M. Revil.

3e district. L'église de Bonne-Nouvelle. Président, M. Higon, ancien consul.

4e district. L'église de Saint-Lazare. Président, M. Caron, consul.

QUARTIER DE L'HÔTEL-DE-VILLE.

1er district. L'église Saint-Jean-en-Grève. Président, M. Boucher, évêque.

2e district. L'église de Saint-Gervais. Président, M. Vanglenn.

3e district. L'église de Saint-Louis-de-la-Culture. Président, M. Duparc.

4e district. L'église des Enfants-Trouvés, au faubourg Saint-Antoine. Président, M. Honoré, quartenier.

QUARTIER SAINT-MARTIN.

1er district. L'église de Saint-Merri. Président, M. Maginol, évêque.

2e district. L'église de Saint-Pierre. M. Pelé, chevalier de l'ordre.

3e district. L'église de Saint-Martin-des-Champs. Président, M. Ameline.

4e district. L'église des Pères Recollets. Président, M. Mercier, ancien évêque.

QUARTIER DES HALLES.

1er district. L'église Saint-Jacques-la-Boucherie. Président, M. Gilbert.

2e district. L'église Saint-Leu. Président, M. Gilbert, quartenier.

3e district. L'église Saint-Magloire, rue Saint-Denis. Président, M. Sautilly.

4e district. L'église de Saint-Joseph. Président, M. Villeneuve, trésorier.

Cette organisation subsista jusqu'à l'année 1790. Le 22 juin de cette année, l'Assemblée nationale déclara ces soixante districts et ces seize quartiers, et alors on organisa les quartiers en sections. Cet état de choses subsista jusqu'à l'année 1795 (17 vendémiaire an IV, 9 octobre 1795). L'ordonnance de l'année 1790 divisait Paris en quarante-huit sections, qui furent : 1re section, des Tuileries; 2e section, des Capucins; 3e section, des Filles-Dieu; 4e section, des Filles-Saintes; 5e section, de la place Vendôme; 6e section, de la place Vendôme; 7e section, de la Grange-aux-Belles; 8e section, du Théâtre-Français; 9e section, de la Croix-Rouge; 10e section, de la Halle au blé; 11e section, des Postes; 12e section, de la place Louis XV; 13e section, de la Fontaine-Montmorency; 14e section, de Bonne-Nouvelle; 15e section, du Ponceau; 16e section, de Marseilles; 17e section, du Marché-des-Innocents; 18e section, des Lombards; 19e section, des Arcis; 20e section, du Faubourg-Montmartre; 21e section, de la rue Poissonnière; 22e section, de Bondy; 23e section, du Temple; 24e section, de Popincourt; 25e section, de la rue de Montreuil; 26e section, des Quinze-Vingts; 27e section, des Gravilliers; 28e section, du Faubourg-Saint-Denis; 29e section, de la rue Beaubourg; 30e section, des Enfants-Rouges; 31e section, du Roi-de-Sicile; 32e section, de l'Hôtel-de-Ville; 33e section, de la place Royale; 34e section, de l'Arsenal; 35e section, de l'île; 36e section, de Notre-Dame; 37e section, de Henri IV; 38e section, des Invalides; 39e section, de la Fontaine-Grenelle; 40e section, des Quatre-Nations; 41e section, du Théâtre-Français; 42e section, de la Croix-Rouge; 43e section, du Luxembourg; 44e section, des Thermes de Julien; 45e section, de Sainte-Geneviève; 46e section, de l'Observatoire; 47e section, du Jardin-des-Plantes; 48e section, des Capucins.

Une fois constitués, il fallait faire de ces districts une force. La Fayette le comprit et il eut le premier l'idée de les armer et d'en faire ainsi une garde nationale. Déjà les classes aisées avaient pris les armes pour s'opposer, autant que faire se pourrait, au torrent révolutionnaire; en apparence, on les voyait seconder les efforts du peuple, ainsi d'opposer avec lui une masse de forces imposantes et satellites soulevés du pouvoir absolu. La Fayette forma 60 bataillons, avec leurs officiers, sous-officiers, grenadiers; avec des compagnies de chasseurs, des bonnets, des pompons, des épauettes; avec 60 compagnies de centre, troupe solide et plus particulièrement dévouée aux volontés de son chef. Chaque bataillon avait son drapeau; y les avaient tous ébénés dans les principales églises de chaque district. On imagina de leur tenir ensuite tous à la fois dans l'église de Notre-Dame, au milieu d'une cérémonie pom-

peuse et d'une solennité religieuse et guerrière. A cette occasion, le ministre Saint-Priest écrivit alors, de la part du roi, à La Fayette : « Le roi m'a prescrit, monsieur le marquis, d'ordonner qu'on tirât du magasin des Menus tout ce qui s'y trouve pouvant servir à l'ornement de l'église de Notre-Dame le jour de la bénédiction des drapeaux. Je me fais honneur de concourir à la dignité d'une cérémonie où l'on consacra les drapeaux d'une troupe nationale dont Sa Majesté compte faire usage dans toutes les circonstances importantes de l'Etat. » Le rendez-vous général pour aller à Notre-Dame fut l'hôtel de la Commune. Le maire, à la tête des représentants de la Commune et de tous les députés des districts de Paris, l'état-major de la garde citoyenne, les députés de Paris à l'Assemblée nationale, escortés par une troupe choisie, s'étaient rendus d'avance à la cathédrale. Toute l'église était parée comme pour une pompe triomphale. Ce fut l'abbé Fauchet qui fit le sermon; il avait pris comme texte ce passage d'Isaïe : « En ce temps, un grand hommage sera rendu au blanc, au milieu d'un peuple jusqu'alors divisé et déchiré, par un peuple devenu terrible. Cette nation, qui avait longtemps attendu la justice, cette nation toujours foulée aux pieds par ses ennemis qui possédait sa terre, comme des fleurs qui lui dévorèrent, se réunira dans le lieu où est invoqué le Dieu des armées. »

Chaque district avait un drapeau qui le désignait. Nous allons donner une description fort succincte du drapeau de chaque district. Le drapeau du district de Saint-Jacques-Haut-Pas était fond bleu, avec une croix blanche qui le coupait en croix grecque. Les quatre angles portaient un canton bleu d'un côté deux de lis d'or; aux quatre coins de la croix, un bonnet phrygien; au milieu, une bannière consumée par l'incendie, et flottant au-dessus une banderole bleue avec cette inscription en lettres d'or : *Le serment libérateur. De la servitude naîtra la liberté.*

Le bataillon de Saint-Louis-en-l'Île avait un drapeau rouge, blanc et bleu, ainsi disposé : dans le champ était inscrit un carré blanc au milieu duquel étaient représentés les signes du tiers : une bêche, une épée, une crosse, et au-dessus un bonnet phrygien. Sur le tout flottait une banderole bleue portant en lettres d'or : *Vieillesse, jeunesse, majorité et sagesse.* La force usera maintenant comme toujours la plus forte. Deux angles rouges, deux angles bleus, avec une croix argentée de forme grecque. Au-dessus de la croix était inscrit en lettres d'or : *Le drapeau du district de Saint-Louis-en-l'Île.*

Le drapeau du district du Val-de-Grâce était blanc, constellé de fleurs de lis d'or. Au milieu était un bonnet phrygien; dans les quatre angles, une couronne d'aurier; dans la partie supérieure, une croix blanche sur trois couleurs, blanc, bleu, rouge, avec un vaisseau, armes de la ville. La devise était : *Paix, Justice, Liberté.*

Le drapeau du district de Saint-Etienne-du-Mont, du Louvre; 9e section, de l'Oratoire; 10e section, de la Halle au blé; 11e section, des Postes; 12e section, de la place Louis XV; 13e section, de la Fontaine-Montmorency; 14e section, de Bonne-Nouvelle; 15e section, du Ponceau; 16e section, de Marseilles; 17e section, du Marché-des-Innocents; 18e section, des Lombards; 19e section, des Arcis; 20e section, du Faubourg-Montmartre; 21e section, de la rue Poissonnière; 22e section, de Bondy; 23e section, du Temple; 24e section, de Popincourt; 25e section, de la rue de Montreuil; 26e section, des Quinze-Vingts; 27e section, des Gravilliers; 28e section, du Faubourg-Saint-Denis; 29e section, de la rue Beaubourg; 30e section, des Enfants-Rouges; 31e section, du Roi-de-Sicile; 32e section, de l'Hôtel-de-Ville; 33e section, de la place Royale; 34e section, de l'Arsenal; 35e section, de l'île; 36e section, de Notre-Dame; 37e section, de Henri IV; 38e section, des Invalides; 39e section, de la Fontaine-Grenelle; 40e section, des Quatre-Nations; 41e section, du Théâtre-Français; 42e section, de la Croix-Rouge; 43e section, du Luxembourg; 44e section, des Thermes de Julien; 45e section, de Sainte-Geneviève; 46e section, de l'Observatoire; 47e section, du Jardin-des-Plantes; 48e section, des Capucins.

Le drapeau du district des Prémontès de la Croix-Rouge était blanc. Au centre était inscrite une croix, fond rouge, bord de bleu. Au milieu de la croix, une femme debout, en costume de Liberté. Au-dessus de la tête une couronne rayonnante, et comme devise : *Immortalité.* Aux quatre angles, quatre figures d'anges flamboyants, ayant des fleurs de lis dans les mains.

Le drapeau du bataillon des Barnabites était blanc. Au centre, une couronne royale; au-dessous, *H. IV. CII.* Quatre fleurs de lis au coin.

Le drapeau des Cordeliers portait une croix grecque bleue, de la dimension du drapeau. Les quatre coins, blancs deux à deux, rouges deux à deux.

Le district de Notre-Dame avait un drapeau formé d'une croix blanche sur le long-geur du drapeau. Au centre, le chiffre de Marie (M. A.), flanqué d'une branche d'olivier sauvage, surmonté d'une couronne constellée supportant une banderole rose, sur laquelle se lisaient ces mots : *Le salut de la patrie.* Les quatre coins, bleu de ciel deux à deux, roses deux à deux, avec un fleur de lis inscrite dans le champ.

Le district des Parisiens avait un drapeau blanc. Au centre un écusson bleu de ciel, avec trois fleurs de lis d'or, surmonté d'un coq. Au-dessus, une banderole bleue, portant : *Union et liberté;* une autre au-dessous, rose : *District des Petits-Augustins.*

Le drapeau du district de Saint-Merri était formé d'une croix blanche. Au centre, un lion; banderole rose portant : *Force, liberté, paix.* Les quatre coins, blancs deux à deux, rouges deux à deux, fleurs de lis deux à deux, vaisseaux également deux à deux. A droite et à gauche du lion : *Quatrième bataillon, troisième division.*

Le prieuré royal de Saint-Martin-des-Champs avait un drapeau blanc; une banderole bleu de ciel en haut et en bas; celle du haut portant : *Je veille pour la patrie;* celle du bas : *District de Saint-Martin-des-Champs;* au centre, une pièce de canon sur son affût, sur lequel se dressent un coq à droite, arbre, tête, barils de poudre, boulets.

Le bataillon de Saint-Magloire avait un drapeau blanc. Au centre, un S entouré de branches de laurier; au-dessous, un faisceau, composé d'un fusil et d'une épée; au-dessus, banderole dorée, portant : *Liberté fait ma gloire;* au-dessous, autre banderole dorée portant : *Bataillon de Saint-Magloire.*

Le bataillon de Saint-Joseph avait un drapeau blanc. Au centre était inscrite une couronne symbolique de branches de laurier; au milieu, un écusson, rouge, bleu et vert, sur lequel naviguait un navire d'argent; au-dessus, une banderole verte portant en lettres d'or : *Le loiz (sic) et la liberté.*

Les autres drapeaux que nous ne mentionnons pas ici étaient des copies de ceux-ci avec certaines différences. Pour l'organisation des autres districts, V. DÉPARTEMENT.

DISTRICT FÉDÉRAL DE COLUMBIA. V. COLUMBIA.

DISTRIGUE s. m. (dis-tri-gue — du gr. dis, deux fois; *strigis*, striggo, cannelure). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, dont presque toutes les espèces habitent Madagascar.

DISTYLE adj. (dis-ti-le — du gr. dis, deux fois; *stulos*, colonne). Archit. Qui a deux colonnes : *Porche distyle.*

— Bot. Se dit des fleurs ou des pistils qui présentent deux styles.

— Antonyme. Monostyle.

DISTYLIDE s. f. (dis-ti-li-de — du gr. dis, deux fois; *stulos*, style). Bot. Genre de plantes, de la famille des goodeniacées, qui habite l'Inde.

DISULFOPHOSPHATE TRIÉTHYLIQUE. V. PHOSPHATE ÉTHYLIQUE.

DISULFURE D'ACÉTYLE. V. THIACTÉRIQUE (ANHYDRIDE).

DYSNAPHIE s. f. (dis-sa-naf — du gr. dis, deux fois; *synaphie*, lien, union). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, très des espèces habitent Madagascar.

DISZNOPATAK, petit bourg d'Autriche, dans le cercle de Marmaros, gouvernement de Kaschau. Il y existe une source sulfureuse, dont les eaux sont employées avec succès sous forme de bains, contre les maladies chroniques de la peau, contre les rhumatismes et contre les affections du système lymphatique.

DIT s. m. (di — lat. dictum, de dicere, dire). Maxime, sentence, mot remarquable; C'était un grand homme maître, jeune, pieux, qui ne laissait pas d'avoir des airs et des manières étranges. (St-Sim.)

Diis joxallous et de bons mots. Nos associations la lampiro.

— Ce que l'on dit, ce que l'on avance dans une conversation, dans un écrit ou ailleurs : *Après quelques dits et contradits, ils convinrent de s'en rapporter à un tiers.* (Dider.)

— A signifié Promesse : *Il fait tenir son dit.*

— On dit, Bruit, récit, propos qui se colportent dans le public : *S'il fallait s'en rapporter aux dix dit, on aurait fort à faire.* L'homme qui condamnait Aristote, parce qu'il était ennuyé d'entendre toujours parler de sa vertu, ne pouvait être qu'une des victimes des dix dit allégués. (Privat d'Anglem.)

— Avoir son dit et son dédit. Être susceptible de revenir sur une promesse :

Tout Normand a son dit et son dédit.

— Littér. Pièce de peu d'étendue en vers ou en prose, en usage au moyen âge. Le *Dit* du maréchal et le *Dit* des alliés, par Godfrey de Paris.

— Encycl. Hist. litt. La littérature du moyen âge est riche en recueils de *Dits* ou *Diets*, suivant l'orthographe du temps, et que l'on a aussi appelés *Dictions* et *Blasons*. Les uns ne sont que des recueils de sentences et de proverbes; d'autres sont des compositions morales et satiriques; d'autres ne diffèrent pas des fabliaux. Les premiers sont les moins curieux; la physiologie en est connue; tels sont les *Dits* de *Salamon*, les *Diets des philosophes*, « traités moins profitables, extraits des anciens et principalement de Sédécias; » les *Dits des sages*, les *Dits et sentences notables*. Les uns recueils, fort anciens et la plupart anonymes, ont eu des éditions nombreuses. Les *Dits* en vers sont plus intéressants.

Il est donné naissance à tout un genre de littérature assez riche et assez originale, qui date du xiv^e siècle. Ce sont de petits poèmes, libres dans leur forme, d'une versification souvent négligée, composés à l'occasion de tout objet, de toute fonction, dont on veut énumérer les qualités et les défauts, les avantages et désavantages. Les plus anciens n'offrent pour ainsi dire que des nomenclatures, comme les petits poèmes connus sous le nom de *Bues de Paris*, *Cris de Paris*, *Monstres de Paris*, etc.; ils intéressent au point de vue de la recherche des coutumes et même de certains faits historiques, mais ils n'ont pas de grande valeur comme invention et comme style. Que l'auteur parvienne à faire entrer dans son cadre le plus de détails significatifs et à les rimier à peu près, il se tient pour satisfait, et le lecteur, qui ne veut qu'être amusé, se demande pas davantage. Mais la faveur avec laquelle furent accueillies ces nomenclatures sèches et prosaïques donna l'idée aux trouvères de publier sous le même nom des compositions qui dénotaient beaucoup de goût et de sens. Le bizarre et le grotesque fut la licence des sujets et du langage fut une nouvelle cause de succès. Quelques-uns de ces *Dits* sont anonymes; tels sont les *Dits des pays joyeux* et des *conditions des femmes*, le *Dit de la bannière* et le *Dit de la croix*, le *Dit de la bannière*, écrite en quatre-vingt-douze vers de huit syllabes et dont la première partie est une revue gastronomique de toutes les localités, au point de vue des bonnes choses qu'elles produisent; c'est ce qui forme le *Dit des pays*; le *Dit de la condition des femmes* est très-lieucieux. Citons encore les *Dits d'amour* et *ventes d'amours*, dont le titre indique suffisamment le ton, les *Dits de maître Aliboron* et les *Dits des bestes et oyseaux*. Ce dernier opuscule est curieux.

Des poètes en renom, Rutebief, Baudouin de Condé, Pierre Gringore, ont fondus de *Dits* d'une certaine valeur poétique. Celui de Rutebief ne peut être séparé de ses *Dits* de blanc, et c'est là qu'il en sera rendu compte; les *Dits* de Baudouin de Condé sont restés manuscrits. Avec ces poètes, les *Dits* prennent un caractère propre, on ne peut plus les confondre au lieu de les employer à décrire simplement les ennuis ou les agréments de l'état des marchands, des boulangers, des changeurs, et d'un grand nombre d'autres métiers, on signale les abus du monde, les vices ou les vertus de certaines classes de personnes, et là ne devaient pas s'arrêter encore les transformations du genre. Entre les mains des trouvères picards, artoisiers ou normands, les *Dits* prennent de cadre à des allégories morales, faites à l'imitation de celles de l'Evangile, mais où les jongleurs délaingèrent tout souvenir d'érudition et de poésie.

Le *Dit des Quinze-Vingts* est une homélie d'environ trois cents vers, dans laquelle un pieux trouvère anonyme se plaint du peu de défiance accordée par le monde aveugle à ses défendants récits. Le *Dit du corps et de l'âme* se compose de dix-huit stances de douze vers qui rappellent un peu, par le fond et par le style, les vers des fameuses *Danses macabres*. Le sujet en est le même; le corps est traité avec mépris, l'âme avec une exaltation naïve, parfois amusante. Nous ne citerons pas les nombreux *Dits* qui roulent sur des sujets trop licencieux et dont les titres mêmes ont fait reculer les savaants qui les ont colligés.

Les *Dits* du monde (LES) ou *Dits* *Mundi*, poème encyclopédique, par Fazio degli Uberti, vers 1296, 1474; Milan, 1826). Ce poème descriptif, en six livres, est une sorte d'imitation de l'épopée de Dante; l'auteur s'était proposé de faire connaître le monde réel, comme le monde de Florence avait décrit le monde surnaturel. Il n'a parlé que d'une des trois parties de la terre qui étaient connues de son temps, se bornant à décrire l'Italie, la Grèce et l'Asie. Il révo, voyage et s'agère comme Dante; il rencontre Solin, un obscur auteur auquel il fait trop d'emprunts, et Solin joue le rôle que Virgile remplit dans la *Divine comédie*. Son récit est parsemé de citations tirées de Tit-Live, de Plin, de Paul Orose, d'Eutrope, de Justin et de l'Écriture sainte. L'ouvrage n'en vaut pas mieux. Monté dit avec raison : « Le *Dit* *Mundi* (variante du titre), devenu célèbre par les suffrages des académiciens de la Crusca, n'est qu'une pitoyable rapsodie de noms, de faits et de contes ridicules, présentés sans grâce et sans art, bien au-dessous de sa réputation comme poème, et ne rachetant point ses défauts de style par l'importance de ses renseignements historiques et géographiques. » Cet ouvrage n'a plus d'intérêt qu'aux yeux des philologues et des bibliophiles.

D'une part, il s'y trouve des morceaux en provençal et en grec moderne; de l'autre, les éditions originales, de 1474 et de 1501, sont devenues fort rares. Un exemplaire, payé 80 fr. il y a près d'un siècle par un amateur français, fut jeté au feu par le nouveau propriétaire, furieux d'avoir fait une acquisition sans grâce. Enfin le texte fournille de corrections et de variantes, et les éditions de la physiologie en est connue; tels sont les *Dits* de *Salamon*, les *Diets des philosophes*, « traités moins profitables, extraits des anciens et principalement de Sédécias; » les *Dits des sages*, les *Dits et sentences notables*. Les uns recueils, fort anciens et la plupart anonymes, ont eu des éditions nombreuses. Les *Dits* en vers sont plus intéressants.

Il est donné naissance à tout un genre de littérature assez riche et assez originale, qui date du xiv^e siècle. Ce sont de petits poèmes, libres dans leur forme, d'une versification souvent négligée, composés à l'occasion de tout objet, de toute fonction, dont on veut énumérer les qualités et les défauts, les avantages et désavantages. Les plus anciens n'offrent pour ainsi dire que des nomenclatures, comme les petits poèmes connus sous le nom de *Bues de Paris*, *Cris de Paris*, *Monstres de Paris*, etc.; ils intéressent au point de vue de la recherche des coutumes et même de certains faits historiques, mais ils n'ont pas de grande valeur comme invention et comme style. Que l'auteur parvienne à faire entrer dans son cadre le plus de détails significatifs et à les rimier à peu près, il se tient pour satisfait, et le lecteur, qui ne veut qu'être amusé, se demande pas davantage. Mais la faveur avec laquelle furent accueillies ces nomenclatures sèches et prosaïques donna l'idée aux trouvères de publier sous le même nom des compositions qui dénotaient beaucoup de goût et de sens. Le bizarre et le grotesque fut la licence des sujets et du langage fut une nouvelle cause de succès. Quelques-uns de ces *Dits* sont anonymes; tels sont les *Dits des pays joyeux* et des *conditions des femmes*, le *Dit de la bannière* et le *Dit de la croix*, le *Dit de la bannière*, écrite en quatre-vingt-douze vers de huit syllabes et dont la première partie est une revue gastronomique de toutes les localités, au point de vue des bonnes choses qu'elles produisent; c'est ce qui forme le *Dit des pays*; le *Dit de la condition des femmes* est très-lieucieux. Citons encore les *Dits d'amour* et *ventes d'amours*, dont le titre indique suffisamment le ton, les *Dits de maître Aliboron* et les *Dits des bestes et oyseaux*. Ce dernier opuscule est curieux.

Des poètes en renom, Rutebief, Baudouin de Condé, Pierre Gringore, ont fondus de *Dits* d'une certaine valeur poétique. Celui de Rutebief ne peut être séparé de ses *Dits* de blanc, et c'est là qu'il en sera rendu compte; les *Dits* de Baudouin de Condé sont restés manuscrits. Avec ces poètes, les *Dits* prennent un caractère propre, on ne peut plus les confondre au lieu de les employer à décrire simplement les ennuis ou les agréments de l'état des marchands, des boulangers, des changeurs, et d'un grand nombre d'autres métiers, on signale les abus du monde, les vices ou les vertus de certaines classes de personnes, et là ne devaient pas s'arrêter encore les transformations du genre. Entre les mains des trouvères picards, artoisiers ou normands, les *Dits* prennent de cadre à des allégories morales, faites à l'imitation de celles de l'Evangile, mais où les jongleurs délaingèrent tout souvenir d'érudition et de poésie.

Le *Dit des Quinze-Vingts* est une homélie d'environ trois cents vers, dans laquelle un pieux trouvère anonyme se plaint du peu de défiance accordée par le monde aveugle à ses défendants récits. Le *Dit du corps et de l'âme* se compose de dix-huit stances de douze vers qui rappellent un peu, par le fond et par le style, les vers des fameuses *Danses macabres*. Le sujet en est le même; le corps est traité avec mépris, l'âme avec une exaltation naïve, parfois amusante. Nous ne citerons pas les nombreux *Dits* qui roulent sur des sujets trop licencieux et dont les titres mêmes ont fait reculer les savaants qui les ont colligés.

Les *Dits* du monde

DITHYRAMES (pays des), village de l'ancien Holstein, au S.-O. de l'Eider au N., la Marche occidentale à l'E., l'Elbe au S. et la mer du Nord à l'O. Superficie, 122,000 hect.; 75,000 hab. Villes principales: Meldorf, Lunden, Hemmingstedt. Le sol, plus bas que le niveau de la mer (des digues garantissent le pays contre les inondations), est très-marécageux; il produit peu de céréales, mais il est très-propre à l'élevé des bestiaux. On y trouve cependant un peu de froment, de seigle, d'orge, des fèves et des pommes de terre. Le Dithyrasme est divisé en deux parties ou districts: le Dithyrasme du Nord et le Dithyrasme du Sud, comprenant ensemble 32 paroisses.

Ce pays, appelé *Nordalbingie* dans les temps anciens, faisait autrefois partie du comté de Stade qui, en l'an 1156, reçut de l'empereur Henri le Lion des comtes particuliers. Au XIII^e siècle, le comté de Stade et le Dithyrasme échut à l'archevêque de Brème, sous la protection duquel ces deux pays formèrent une espèce de république, dont les brigandages furent pendant longtemps l'effroi des populations voisines. En 1474, l'empereur Frédéric II composa des provinces de Holstein, de Stormarn et de Dithyrasme, un duché dont il accorda l'investiture au roi de Danemark Christian IV; mais la population ne se résigna qu'en 1520 à subir le joug qu'on lui imposait, et encore ne fit-elle sa soumission à Frédéric II qu'à condition que ses lois et ses coutumes fussent garanties. Ce pays posséda, en effet, un code particulier, rédigé en 1321, modifié en 1447, imprimé pour la première fois en 1497, amélioré en 1587 et publié en 1711 à Gluckstadt. Depuis 1867, le Dithyrasme forme deux cercles de la régence prussienne de Nord-Albingen et dithyrasmechen et Sunderthimarschen.

DITHYRAMOS (Ursus), astronome, élève de Byrge. Il est connu par sa table des sinus, calculée par la méthode des différences, et par ses querelles avec Tycho-Brahé. Il n'est pas sur que Tycho-Brahé ait été le premier à donner un système du monde. Les deux adversaires se la disputèrent avec plus d'acharnement que de raison. Tycho préféra que Dithyrasme lui vola sa méthode des différences dans une visite qu'il fit à Huen (1584) mais, antérieurement, Rothman avait annoncé à Tycho, qui lui expliquait son système, qu'il existait à Cassel un planétaire (de Byrge) présentant les phénomènes conformément à ses idées. Aussi Dithyrasme accusait-il à la fois Tycho et Rothman. Le plagiat fut fort bien n'exister ni d'un côté ni de l'autre, et, dans tous les cas, l'invention est peu méritoire.

DITHYRAME S. m. (di-ti-ran-be — gr. *Dithyrambos*, surnom de Bacchus). Antiq. Hymne en l'honneur de Bacchus; *Le caractère du DITHYRAME fut primitivement religieux.* — Poème lyrique à stances inégales, irrégulières, et qui respire l'enthousiasme; *De-là à fait un DITHYRAME sur l'immortalité de l'âme.* — Par ext. Louanges enthousiastes, et le plus souvent exagérées: *Ce que l'on offrait sur les murs, c'étaient les plus souvent des DITHYRAMES en l'honneur de la Révolution et du peuple français.* (D. Stern.)

DITHYRAME S. m. (di-ti-ran-be — gr. *Dithyrambos*, surnom de Bacchus). Antiq. Hymne en l'honneur de Bacchus; *Le caractère du DITHYRAME fut primitivement religieux.* — Poème lyrique à stances inégales, irrégulières, et qui respire l'enthousiasme; *De-là à fait un DITHYRAME sur l'immortalité de l'âme.* — Par ext. Louanges enthousiastes, et le plus souvent exagérées: *Ce que l'on offrait sur les murs, c'étaient les plus souvent des DITHYRAMES en l'honneur de la Révolution et du peuple français.* (D. Stern.)

DITHYRAME S. m. (di-ti-ran-be — gr. *Dithyrambos*, surnom de Bacchus). Antiq. Hymne en l'honneur de Bacchus; *Le caractère du DITHYRAME fut primitivement religieux.* — Poème lyrique à stances inégales, irrégulières, et qui respire l'enthousiasme; *De-là à fait un DITHYRAME sur l'immortalité de l'âme.* — Par ext. Louanges enthousiastes, et le plus souvent exagérées: *Ce que l'on offrait sur les murs, c'étaient les plus souvent des DITHYRAMES en l'honneur de la Révolution et du peuple français.* (D. Stern.)

DITHYRAME S. m. (di-ti-ran-be — gr. *Dithyrambos*, surnom de Bacchus). Antiq. Hymne en l'honneur de Bacchus; *Le caractère du DITHYRAME fut primitivement religieux.* — Poème lyrique à stances inégales, irrégulières, et qui respire l'enthousiasme; *De-là à fait un DITHYRAME sur l'immortalité de l'âme.* — Par ext. Louanges enthousiastes, et le plus souvent exagérées: *Ce que l'on offrait sur les murs, c'étaient les plus souvent des DITHYRAMES en l'honneur de la Révolution et du peuple français.* (D. Stern.)

DITHYRAME S. m. (di-ti-ran-be — gr. *Dithyrambos*, surnom de Bacchus). Antiq. Hymne en l'honneur de Bacchus; *Le caractère du DITHYRAME fut primitivement religieux.* — Poème lyrique à stances inégales, irrégulières, et qui respire l'enthousiasme; *De-là à fait un DITHYRAME sur l'immortalité de l'âme.* — Par ext. Louanges enthousiastes, et le plus souvent exagérées: *Ce que l'on offrait sur les murs, c'étaient les plus souvent des DITHYRAMES en l'honneur de la Révolution et du peuple français.* (D. Stern.)

— adj. Bot. Syn. de *medicorité* de leurs œuvres tant que par les changements du goût chez le public, ils restèrent dans l'obscurité. A Rome, le *dithyrambe* ne fut cultivé que par des poètes sans valeur. Cette œuvre exalée, qui avait été réelle dans les premiers chants des Grecs, qui avait été imitée ensuite avec beaucoup d'art, paraissait vaine et fautive à l'esprit judicieux des grands auteurs latins. Horace s'est moqué avec finesse des écrivains qui, sans chaleur et sans enthousiasme, prétendaient imiter le désordre dithyrambique de Pindare.

Chez les modernes, le genre de poésie auquel ils ont donné le nom de *dithyrambe* n'a, en général, d'autre rapport avec le *dithyrambe* ancien que la variété des rythmes et l'absence de strophes régulières. C'est une ode qui affecte un certain désordre dans la forme, mais dont le sujet n'a le plus souvent rien de bachique. Tout le monde connaît, en ce genre, le *dithyrambe* de Delille sur l'immortalité de l'âme. Nous avons aussi des *dithyrambes* d'André Chénier, de Lérubin, de Casimir Delavigne. On en fit sans beaucoup de succès en France, au XVIII^e siècle, en imitant les Grecs pour la forme et pour le sujet. A la fin du XVIII^e siècle (1783), l'Italien Francesco Redi, savant naturaliste et poète habile, publia aussi un vrai *dithyrambe* intitulé: *Bacco in Toscana* (Bacchus en Toscane). Des critiques contemporains ont loué comme un chef-d'œuvre sans égal ce poème consacré à l'éloge du vin de Toscane; mais, sans rien enlever au mérite de la poésie, d'autres critiques postérieures ont admiré surtout les notes pleines d'érudition qui l'accompagnent.

DITHYRAMBIQUE adj. (di-ti-ran-bi-ke — rad. *dithyrambe*). Qui est de la nature du dithyrambe: *Poésie DITHYRAMBIQUE*. *Calédon écrit sans beaucoup réfléchir; il chante et il agit, passant de l'étonnement à la passion* (Ph. Chasles).

Jentonne sur les troubadours
Un chant dithyrambique. BÉRANGER.

« Poète dithyrambique, Poète qui fait des dithyrambes. — Par ext. Elogeux avec excès: *Louanges DITHYRAMBIQUES.*

DITHYRAMBIQUEMENT S. m. (di-ti-ran-bi-ke-man — rad. *dithyrambe*). A la manière du dithyrambe: *Son style enthoustiasme procédé DITHYRAMBIQUEMENT.*

DITHYRAMBISTE S. m. (di-ti-ran-bi-ke-stein — rad. *dithyrambe*). Qui fait des dithyrambes: *Le seul poète du temps, c'est Dryden, un orgue sonore, poète qui devient DITHYRAMBISTE, pomphéux et satirique suivant l'occasion.* (Riv. indép.)

DITHYRE adj. (di-ti-re — du gr. *dithyros*, deux fois; *thura*, porte). Zool. Qui est formé de deux valves. Syn. de *BIVALVE*.

— s. m. pl. Nom proposé pour la classe des mollusques bivalves.

DIT, dans la mythologie indienne, femme de Kasappa, ou Génésis et mère des Détyas ou Açouras, espèces funestes, amis des ténébreux et du mal, et de Vâyou ou Mâra, dieu du vent. On raconte que DIT avait demandé à Kasappa d'avoir un enfant qui fut plus puissant qu'Indra. Cette demande lui fut accordée. Indra, en apprenant cette nouvelle, se glissa dans le sein de Diti, et, avec sa foudre, coupa le fœtus d'abord en sept parties, puis en sept parties chacune en sept autres. Vâyou naquit ainsi, ayant quarante-neuf formes. C'est là un conte allégorique; Indra est le dieu du ciel, et l'aire des vents chez les Indiens est partagée en quarante-neuf points.

DITOLE S. f. (di-si-to-le). Bot. Genre d'hyémomycètes, petits champignons qui croissent sur les bois morts.

DITON S. f. (di-si-ton — du lat. *ditio*, même sens). Domination, puissance. Jurisdiction. Vieux mot.

DITMAR (Théodore-Jacques), historien et géographe allemand, né à Berlin en 1784, mort en 1791, dans cette ville, où il occupa une chaire d'histoire et de géographie. Il a laissé plusieurs ouvrages dont les principaux sont: *De methodo qua historia antiquitatis doceri possunt* (Berlin, 1779, in-4°); *Description de l'ancienne Egypte* (1784, in-8°); *De l'état du pays de Chanaan, de l'Arabie et de la Mésopotamie* (Berlin, 1786); *Histoire des Israélites jusqu'à Cyrus* (1788, in-8°); *Des anciens peuples du Caucase* (1790).

DITMER ou DITMAR (Jean), graveur hollandais, né vers 1538, mort à Anvers en 1603. Il adopta la manière de Corneille Cort, dont il n'atteignit pas la correction. On a de lui des gravures au burin d'après des œuvres de Martin de Voss; le *Christ assis dans les nuages*, d'après M. Coxie, etc.

DITTO adv. (di-to — mot italien qui signif. dit). Comm. Terme que l'on emploie pour ne pas répéter le nom d'une espèce de marchandises déjà désignée: *Une douzaine de mouchoirs bleus; un dro blanc.*

— adj. Bot. Syn. de *BIVALVE*, en parlant des fruits capsulaires.

DITOMÉ adj. (di-to-mi-te — rad. *ditome*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre ditome.

— s. m. pl. Groupe d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, ayant tout type le genre ditome.

DITOMPTÈRE S. m. (di-to-mo-ptè-re — du gr. *dito*, deux fois; *ptomé*, section; *pteron*, aile). Entom. Genre d'insectes hémiptères, voisin des cigales, et dont l'unique espèce a été trouvée à l'état fossile.

DITON S. m. (di-ton — du gr. *dito*, deux fois; *tonos*, ton). Mus. gr. Intervalle composé de deux tons: *Il y en a qui ne mettent point de différence entre une octave et trois DITONS.* (Maclebr.)

DITRACHYÈRE S. m. (di-tra-ki-sè-re — du gr. *dito*, deux fois; *trachys*, rude; *keras*, corne). Helminth. Nom donné à de prétendus vers intestinaux, qu'on croit avoir reconnus plus tard être des graines de végétaux.

DITRACHYÉROSE S. m. (di-tra-ki-sé-ro-so-mo — du gr. *dito*, deux fois; *trachys*, rude; *keras*, corne; *soma*, corps). Helminth. Syn. de DITRACHYÈRE.

DITRÉMATÉS S. m. pl. (di-tré-ma-tés — du gr. *dito*, deux fois; *tréma*, ouverture). Zool. Division de la classe des échino-dermes.

DITRÈME adj. (di-tré-me — du gr. *dito*, deux fois; *tréma*, ouverture). Zool. Qui est pourvu de deux orifices.

— s. m. pl. Annél. Famille d'annelides, appartenant à un tube en forme de coquille à deux orifices placés aux deux extrémités, et comprenant les amphitrites et plusieurs autres genres.

— Echin. Division de la classe des échino-dermes.

DITRIGLYPHE S. m. (di-tri-gl-y-phi — du gr. *dito*, deux fois; *triglyphe*, Archéol. Espace compris entre deux triglyphes, dans l'ordonnance dorique.

DITRINOME adj. (di-tri-no-me — du gr. *dito*, deux fois; *trino*, trois fois; *nomos*, loi). Minér. Qui est produit par trois lois de décroissement agissant chacune sur deux points différents: *Cristal DITRINOME.*

DITROCHÉE S. m. (di-tro-ché — du gr. *dito*, deux fois; *trochos*, roue; *anneau*). Pied de vers latin ou grec composé de deux trochées.

DITROPE adj. (di-tro-pe — du préf. *di*, et du gr. *trôpé*, je tourne). Bot. Se dit de l'ovule réfléchi dont le funicule décrit un tour de spirale venant placer l'ovule dans la position d'un ovule droit.

DITROPE S. m. (di-tro-pi-de — du gr. *dito*, deux fois; *trôpis*, carène). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères de l'Australie.

DITROQUE S. m. (di-tro-ke — du gr. *dito*, deux fois; *trochos*, roue; *anneau*). Moll. Protend genre de coquilles, comprenant celles qui paraissent formées de deux cônes soudés base à base.

DITRUPÉ S. f. (di-tru-pe — du gr. *dito*, deux fois; *trupé*, orifice). Aném. Genre d'annelides tubiculés, dont les espèces avaient été autrefois confondues avec les dentales, qui sont des mollusques.

DITTEAU, ville de l'Indoustan anglais, capitale d'une petite principauté placée sous la dépendance de Badou, en 1799. Il commence ses études artistiques à Heidelberg, sous la direction de Rottmann et de Roux, alla suivre, en 1821, les cours de l'Académie de Munich, se rendit de là à Paris, où il travailla dans l'atelier de Gros, et enfin partit pour Rome, qu'il habita jusqu'en 1831. A son retour en Allemagne, il s'établit à Vienne, et à l'âge de onze ans, quitta cette ville qu'il n'a depuis jamais quittée, et qui occupa une dizaine d'années. Ses œuvres consistent principalement en toiles de grande dimension pour les églises; on cite comme les plus remarquables: *Saint Séverin bénissant la terre d'Autriche; Saint André convertissant les Russes; une Salutation anglaise dans la cathédrale d'Olmütz*; deux figures allégoriques, représentant la *Germanie* et le *Slesvig-Holstein*, etc. Il a, en outre, gravé quelques illustrations pour les œuvres de Schiller.

DITTEBERGER (Jean-Gustave), peintre allemand, né à Neuenweg, dans le grand-duché de Bade, en 1799. Il commença ses études artistiques à Heidelberg, sous la direction de Rottmann et de Roux, alla suivre, en 1821, les cours de l'Académie de Munich, se rendit de là à Paris, où il travailla dans l'atelier de Gros, et enfin partit pour Rome, qu'il habita jusqu'en 1831. A son retour en Allemagne, il s'établit à Vienne, et à l'âge de onze ans, quitta cette ville qu'il n'a depuis jamais quittée, et qui occupa une dizaine d'années. Ses œuvres consistent principalement en toiles de grande dimension pour les églises; on cite comme les plus remarquables: *Saint Séverin bénissant la terre d'Autriche; Saint André convertissant les Russes; une Salutation anglaise dans la cathédrale d'Olmütz*; deux figures allégoriques, représentant la *Germanie* et le *Slesvig-Holstein*, etc. Il a, en outre, gravé quelques illustrations pour les œuvres de Schiller.

DITTEBERGER (Jean-Gustave), peintre allemand, né à Neuenweg, dans le grand-duché de Bade, en 1799. Il commença ses études artistiques à Heidelberg, sous la direction de Rottmann et de Roux, alla suivre, en 1821, les cours de l'Académie de Munich, se rendit de là à Paris, où il travailla dans l'atelier de Gros, et enfin partit pour Rome, qu'il habita jusqu'en 1831. A son retour en Allemagne, il s'établit à Vienne, et à l'âge de onze ans, quitta cette ville qu'il n'a depuis jamais quittée, et qui occupa une dizaine d'années. Ses œuvres consistent principalement en toiles de grande dimension pour les églises; on cite comme les plus remarquables: *Saint Séverin bénissant la terre d'Autriche; Saint André convertissant les Russes; une Salutation anglaise dans la cathédrale d'Olmütz*; deux figures allégoriques, représentant la *Germanie* et le *Slesvig-Holstein*, etc. Il a, en outre, gravé quelques illustrations pour les œuvres de Schiller.

DITTEBERGER (Jean-Gustave), peintre allemand, né à Neuenweg, dans le grand-duché de Bade, en 1799. Il commença ses études artistiques à Heidelberg, sous la direction de Rottmann et de Roux, alla suivre, en 1821, les cours de l'Académie de Munich, se rendit de là à Paris, où il travailla dans l'atelier de Gros, et enfin partit pour Rome, qu'il habita jusqu'en 1831. A son retour en Allemagne, il s'établit à Vienne, et à l'âge de onze ans, quitta cette ville qu'il n'a depuis jamais quittée, et qui occupa une dizaine d'années. Ses œuvres consistent principalement en toiles de grande dimension pour les églises; on cite comme les plus remarquables: *Saint Séverin bénissant la terre d'Autriche; Saint André convertissant les Russes; une Salutation anglaise dans la cathédrale d'Olmütz*; deux figures allégoriques, représentant la *Germanie* et le *Slesvig-Holstein*, etc. Il a, en outre, gravé quelques illustrations pour les œuvres de Schiller.

DITTEBERGER (Jean-Gustave), peintre allemand, né à Neuenweg, dans le grand-duché de Bade, en 1799. Il commença ses études artistiques à Heidelberg, sous la direction de Rottmann et de Roux, alla suivre, en 1821, les cours de l'Académie de Munich, se rendit de là à Paris, où il travailla dans l'atelier de Gros, et enfin partit pour Rome, qu'il habita jusqu'en 1831. A son retour en Allemagne, il s'établit à Vienne, et à l'âge de onze ans, quitta cette ville qu'il n'a depuis jamais quittée, et qui occupa une dizaine d'années. Ses œuvres consistent principalement en toiles de grande dimension pour les églises; on cite comme les plus remarquables: *Saint Séverin bénissant la terre d'Autriche; Saint André convertissant les Russes; une Salutation anglaise dans la cathédrale d'Olmütz*; deux figures allégoriques, représentant la *Germanie* et le *Slesvig-Holstein*, etc. Il a, en outre, gravé quelques illustrations pour les œuvres de Schiller.

DITTEBERGER (Jean-Gustave), peintre allemand, né à Neuenweg, dans le grand-duché de Bade, en 1799. Il commença ses études artistiques à Heidelberg, sous la direction de Rottmann et de Roux, alla suivre, en 1821, les cours de l'Académie de Munich, se rendit de là à Paris, où il travailla dans l'atelier de Gros, et enfin partit pour Rome, qu'il habita jusqu'en 1831. A son retour en Allemagne, il s'établit à Vienne, et à l'âge de onze ans, quitta cette ville qu'il n'a depuis jamais quittée, et qui occupa une dizaine d'années. Ses œuvres consistent principalement en toiles de grande dimension pour les églises; on cite comme les plus remarquables: *Saint Séverin bénissant la terre d'Autriche; Saint André convertissant les Russes; une Salutation anglaise dans la cathédrale d'Olmütz*; deux figures allégoriques, représentant la *Germanie* et le *Slesvig-Holstein*, etc. Il a, en outre, gravé quelques illustrations pour les œuvres de Schiller.

DITTEBERGER (Jean-Gustave), peintre allemand, né à Neuenweg, dans le grand-duché de Bade, en 1799. Il commença ses études artistiques à Heidelberg, sous la direction de Rottmann et de Roux, alla suivre, en 1821, les cours de l'Académie de Munich, se rendit de là à Paris, où il travailla dans l'atelier de Gros, et enfin partit pour Rome, qu'il habita jusqu'en 1831. A son retour en Allemagne, il s'établit à Vienne, et à l'âge de onze ans, quitta cette ville qu'il n'a depuis jamais quittée, et qui occupa une dizaine d'années. Ses œuvres consistent principalement en toiles de grande dimension pour les églises; on cite comme les plus remarquables: *Saint Séverin bénissant la terre d'Autriche; Saint André convertissant les Russes; une Salutation anglaise dans la cathédrale d'Olmütz*; deux figures allégoriques, représentant la *Germanie* et le *Slesvig-Holstein*, etc. Il a, en outre, gravé quelques illustrations pour les œuvres de Schiller.

DITTEBERGER (Jean-Gustave), peintre allemand, né à Neuenweg, dans le grand-duché de Bade, en 1799. Il commença ses études artistiques à Heidelberg, sous la direction de Rottmann et de Roux, alla suivre, en 1821, les cours de l'Académie de Munich, se rendit de là à Paris, où il travailla dans l'atelier de Gros, et enfin partit pour Rome, qu'il habita jusqu'en 1831. A son retour en Allemagne, il s'établit à Vienne, et à l'âge de onze ans, quitta cette ville qu'il n'a depuis jamais quittée, et qui occupa une dizaine d'années. Ses œuvres consistent principalement en toiles de grande dimension pour les églises; on cite comme les plus remarquables: *Saint Séverin bénissant la terre d'Autriche; Saint André convertissant les Russes; une Salutation anglaise dans la cathédrale d'Olmütz*; deux figures allégoriques, représentant la *Germanie* et le *Slesvig-Holstein*, etc. Il a, en outre, gravé quelques illustrations pour les œuvres de Schiller.

DITTEBERGER (Jean-Gustave), peintre allemand, né à Neuenweg, dans le grand-duché de Bade, en 1799. Il commença ses études artistiques à Heidelberg, sous la direction de Rottmann et de Roux, alla suivre, en 1821, les cours de l'Académie de Munich, se rendit de là à Paris, où il travailla dans l'atelier de Gros, et enfin partit pour Rome, qu'il habita jusqu'en 1831. A son retour en Allemagne, il s'établit à Vienne, et à l'âge de onze ans, quitta cette ville qu'il n'a depuis jamais quittée, et qui occupa une dizaine d'années. Ses œuvres consistent principalement en toiles de grande dimension pour les églises; on cite comme les plus remarquables: *Saint Séverin bénissant la terre d'Autriche; Saint André convertissant les Russes; une Salutation anglaise dans la cathédrale d'Olmütz*; deux figures allégoriques, représentant la *Germanie* et le *Slesvig-Holstein*, etc. Il a, en outre, gravé quelques illustrations pour les œuvres de Schiller.

DITTEBERGER (Jean-Gustave), peintre allemand, né à Neuenweg, dans le grand-duché de Bade, en 1799. Il commença ses études artistiques à Heidelberg, sous la direction de Rottmann et de Roux, alla suivre, en 1821, les cours de l'Académie de Munich, se rendit de là à Paris, où il travailla dans l'atelier de Gros, et enfin partit pour Rome, qu'il habita jusqu'en 1831. A son retour en Allemagne, il s'établit à Vienne, et à l'âge de onze ans, quitta cette ville qu'il n'a depuis jamais quittée, et qui occupa une dizaine d'années. Ses œuvres consistent principalement en toiles de grande dimension pour les églises; on cite comme les plus remarquables: *Saint Séverin bénissant la terre d'Autriche; Saint André convertissant les Russes; une Salutation anglaise dans la cathédrale d'Olmütz*; deux figures allégoriques, représentant la *Germanie* et le *Slesvig-Holstein*, etc. Il a, en outre, gravé quelques illustrations pour les œuvres de Schiller.

DITTEBERGER (Jean-Gustave), peintre allemand, né à Neuenweg, dans le grand-duché de Bade, en 1799. Il commença ses études artistiques à Heidelberg, sous la direction de Rottmann et de Roux, alla suivre, en 1821, les cours de l'Académie de Munich, se rendit de là à Paris, où il travailla dans l'atelier de Gros, et enfin partit pour Rome, qu'il habita jusqu'en 1831. A son retour en Allemagne, il s'établit à Vienne, et à l'âge de onze ans, quitta cette ville qu'il n'a depuis jamais quittée, et qui occupa une dizaine d'années. Ses œuvres consistent principalement en toiles de grande dimension pour les églises; on cite comme les plus remarquables: *Saint Séverin bénissant la terre d'Autriche; Saint André convertissant les Russes; une Salutation anglaise dans la cathédrale d'Olmütz*; deux figures allégoriques, représentant la *Germanie* et le *Slesvig-Holstein*, etc. Il a, en outre, gravé quelques illustrations pour les œuvres de Schiller.

DITTEBERGER (Jean-Gustave), peintre allemand, né à Neuenweg, dans le grand-duché de Bade, en 1799. Il commença ses études artistiques à Heidelberg, sous la direction de Rottmann et de Roux, alla suivre, en 1821, les cours de l'Académie de Munich, se rendit de là à Paris, où il travailla dans l'atelier de Gros, et enfin partit pour Rome, qu'il habita jusqu'en 1831. A son retour en Allemagne, il s'établit à Vienne, et à l'âge de onze ans, quitta cette ville qu'il n'a depuis jamais quittée, et qui occupa une dizaine d'années. Ses œuvres consistent principalement en toiles de grande dimension pour les églises; on cite comme les plus remarquables: *Saint Séverin bénissant la terre d'Autriche; Saint André convertissant les Russes; une Salutation anglaise dans la cathédrale d'Olmütz*; deux figures allégoriques, représentant la *Germanie* et le *Slesvig-Holstein*, etc. Il a, en outre, gravé quelques illustrations pour les œuvres de Schiller.

DITTEBERGER (Jean-Gustave), peintre allemand, né à Neuenweg, dans le grand-duché de Bade, en 1799. Il commença ses études artistiques à Heidelberg, sous la direction de Rottmann et de Roux, alla suivre, en 1821, les cours de l'Académie de Munich, se rendit de là à Paris, où il travailla dans l'atelier de Gros, et enfin partit pour Rome, qu'il habita jusqu'en 1831. A son retour en Allemagne, il s'établit à Vienne, et à l'âge de onze ans, quitta cette ville qu'il n'a depuis jamais quittée, et qui occupa une dizaine d'années. Ses œuvres consistent principalement en toiles de grande dimension pour les églises; on cite comme les plus remarquables: *Saint Séverin bénissant la terre d'Autriche; Saint André convertissant les Russes; une Salutation anglaise dans la cathédrale d'Olmütz*; deux figures allégoriques, représentant la *Germanie* et le *Slesvig-Holstein*, etc. Il a, en outre, gravé quelques illustrations pour les œuvres de Schiller.

DITTEBERGER (Jean-Gustave), peintre allemand, né à Neuenweg, dans le grand-duché de Bade, en 1799. Il commença ses études artistiques à Heidelberg, sous la direction de Rottmann et de Roux, alla suivre, en 1821, les cours de l'Académie de Munich, se rendit de là à Paris, où il travailla dans l'atelier de Gros, et enfin partit pour Rome, qu'il habita jusqu'en 1831. A son retour en Allemagne, il s'établit à Vienne, et à l'âge de onze ans, quitta cette ville qu'il n'a depuis jamais quittée, et qui occupa une dizaine d'années. Ses œuvres consistent principalement en toiles de grande dimension pour les églises; on cite comme les plus remarquables: *Saint Séverin bénissant la terre d'Autriche; Saint André convertissant les Russes; une Salutation anglaise dans la cathédrale d'Olmütz*; deux figures allégoriques, représentant la *Germanie* et le *Slesvig-Holstein*, etc. Il a, en outre, gravé quelques illustrations pour les œuvres de Schiller.

DITTEBERGER (Jean-Gustave), peintre allemand, né à Neuenweg, dans le grand-duché de Bade, en 1799. Il commença ses études artistiques à Heidelberg, sous la direction de Rottmann et de Roux, alla suivre, en 1821, les cours de l'Académie de Munich, se rendit de là à Paris, où il travailla dans l'atelier de Gros, et enfin partit pour Rome, qu'il habita jusqu'en 1831. A son retour en Allemagne, il s'établit à Vienne, et à l'âge de onze ans, quitta cette ville qu'il n'a depuis jamais quittée, et qui occupa une dizaine d'années. Ses œuvres consistent principalement en toiles de grande dimension pour les églises; on cite comme les plus remarquables: *Saint Séverin bénissant la terre d'Autriche; Saint André convertissant les Russes; une Salutation anglaise dans la cathédrale d'Olmütz*; deux figures allégoriques, représentant la *Germanie* et le *Slesvig-Holstein*, etc. Il a, en outre, gravé quelques illustrations pour les œuvres de Schiller.

DITTEBERGER (Jean-Gustave), peintre allemand, né à Neuenweg, dans le grand-duché de Bade, en 1799. Il commença ses études artistiques à Heidelberg, sous la direction de Rottmann et de Roux, alla suivre, en 1821, les cours de l'Académie de Munich, se rendit de là à Paris, où il travailla dans l'atelier de Gros, et enfin partit pour Rome, qu'il habita jusqu'en 1831. A son retour en Allemagne, il s'établit à Vienne, et à l'âge de onze ans, quitta cette ville qu'il n'a depuis jamais quittée, et qui occupa une dizaine d'années. Ses œuvres consistent principalement en toiles de grande dimension pour les églises; on cite comme les plus remarquables: *Saint Séverin bénissant la terre d'Autriche; Saint André convertissant les Russes; une Salutation anglaise dans la cathédrale d'Olmütz*; deux figures allégoriques, représentant la *Germanie* et le *Slesvig-Holstein*, etc. Il a, en outre, gravé quelques illustrations pour les œuvres de Schiller.

DITTEBERGER (Jean-Gustave), peintre allemand, né à Neuenweg, dans le grand-duché de Bade, en 1799. Il commença ses études artistiques à Heidelberg, sous la direction de Rottmann et de Roux, alla suivre, en 1821, les cours de l'Académie de Munich, se rendit de là à Paris, où il travailla dans l'atelier de Gros, et enfin partit pour Rome, qu'il habita jusqu'en 1831. A son retour en Allemagne, il s'établit à Vienne, et à l'âge de onze ans, quitta cette ville qu'il n'a depuis jamais quittée, et qui occupa une dizaine d'années. Ses œuvres consistent principalement en toiles de grande dimension pour les églises; on cite comme les plus remarquables: *Saint Séverin bénissant la terre d'Autriche; Saint André convertissant les Russes; une Salutation anglaise dans la cathédrale d'Olmütz*; deux figures allégoriques, représentant la *Germanie* et le *Slesvig-Holstein*, etc. Il a, en outre, gravé quelques illustrations pour les œuvres de Schiller.

DITTEBERGER (Jean-Gustave), peintre allemand, né à Neuenweg, dans le grand-duché de Bade, en 1799. Il commença ses études artistiques à Heidelberg, sous la direction de Rottmann et de Roux, alla suivre, en 1821, les cours de l'Académie de Munich, se rendit de là à Paris, où il travailla dans l'atelier de Gros, et enfin partit pour Rome, qu'il habita jusqu'en 1831. A son retour en Allemagne, il s'établit à Vienne, et à l'âge de onze ans, quitta cette ville qu'il n'a depuis jamais quittée, et qui occupa une dizaine d'années. Ses œuvres consistent principalement en toiles de grande dimension pour les églises; on cite comme les plus remarquables: *Saint Séverin bénissant la terre d'Autriche; Saint André convertissant les Russes; une Salutation anglaise dans la cathédrale d'Olmütz*; deux figures allégoriques, représentant la *Germanie* et le *Slesvig-Holstein*, etc. Il a, en outre, gravé quelques illustrations pour les œuvres de Schiller.

que de Gross-Wardein, chez lequel il écrivit quatre oratorios, *Isaac, David, Job et Esther*, son chef-d'œuvre, exécutés à Vienne avec un grand succès. C'est de cette époque que datent aussi ses débuts au théâtre. En 1769, il quitta Gross-Wardein pour suivre le prince évêque de Breslau, qui le nomma son maître de chapelle, lui donna, en 1770, l'emploi de maître des forêts et lui fit accorder des lettres de noblesse. Le sort de l'artiste semblait assuré, sa position établie et sa fortune faite. Par malheur, il se brouilla avec l'évêque de Breslau; d'autre part, la gloire de Mozart vint projeter ses rayons sur l'Allemand entier et éclipsa le renom de Ditters; enfin, les infirmités l'assailirent pendant les dernières années de sa vie et il fut réduit à une profonde détresse. Le baron de Stillfried accueillit alors le vieux compositeur dans son château de Bohême, et l'y fixa, à l'abri du besoin, jusqu'à la fin de ses jours.

Par ses œuvres lyriques de Ditters, les plus remarquables sont: le *Medecin et l'apothicaire* (1786), le premier opéra-comique allemand écrit dans le genre italien avec des finales développées; *Jérôme Kincker* et le *Petit chaperon rouge*. Il a composé, en outre, six oratorios, des messes et motets, des cantates, vingt-huit opéras, cinquante-six symphonies et quantité de musique instrumentale.

DANS SA VIE, écrit par lui-même et publié par son fils (Leipzig, 1891, in-8°), il a fait un récit assez original de ses pérégrinations artistiques, de ses succès et de ses misères.

DITTFURD, bourg de Prusse, province de Westphalie, régence de Magdebourg, à 44 kilom. S.-O. de cette ville, cercle d'Ascheberg; 4,400 hab. Culture du lin.

DITTMER (Adolphe), publiciste et administrateur français, né à Londres en 1795, mort en 1846. Il servit dans la cavalerie de 1816 à 1825, puis s'occupa de sciences naturelles, de médecine, de littérature, prit part à la rédaction du *Globe*, organ de l'opposition libérale, et publia avec M. Cavé, sous le pseudonyme de du Fougeray et sous ce titre: les *Sophrès de Neully* (Paris, 1827, 2 vol. in-8°), deux ouvrages dramatiques et historiques, écrits en un style élégant et pur, pleins de finesse, de verve et d'esprit, et dont le succès fut complet. Après la révolution de Juillet, Dittmer fut chargé par Casimir Périer, dont il avait gagné la confiance, de remplir plusieurs missions délicates, puis devint successivement inspecteur général des haras et directeur de cette administration. Observateur clairvoyant, satirique même, dit M. de Rémusat, Dittmer était bon et doux, sans illusion et sans malveillance. Il avait un naturel charmant, une gaieté pleine de verve, une raison sûre, une dignité vraie. Outre l'ouvrage précité, on a de lui: *Matériaux d'un dictionnaire de la terre et des brousses*